

# Antécédents «dispersés» et référents conjointes ou la construction mentale et la reprise pronominale des entités plurielles

Une approche linguistique et psycholinguistique

*Catherine Schnedecker*  
*Maryse Bianco*

## Introduction

Durant ces dix dernières années, les recherches\* en linguistique et en psycholinguistique notamment sont arrivées, par des voies séparées, à des vues à peu près consensuelles sur les notions d'accessibilité et de saillance référentielles et/ou de topique discursif [Ariel, 1990 ; Combettes, 1986 ; Garrod & Sanford, 1981, 1982 ; Fletcher, 1984 ; Gernsbacher, 1990 ; Givon, 1983, 1989 ; Kleiber 1990, 1994a, 1994b]. En effet, à supposer une séquence discursive actualisant un certain nombre d'entités référentielles, on peut, en s'appuyant sur un faisceau de critères convergents, non seulement prédire quelle sera celle qui fera office de *référent leader* mais aussi quelle risque d'être sa trajectoire référentielle (i. e. la façon dont elle sera réinstanciée dans le texte). Dans (1), par exemple :

(1) Il y a vingt-cinq ans, **Hélène** a aimé Matthieu. Arrivée à la quarantaine et décidée à le retrouver, **elle** débarque un jour dans une maison de campagne où cohabitent trois couples d'amis... (*Républicain Lorrain*, 15. 01. 95).

"Hélène" sera considérée comme étant l'entité la plus saillante du fait que le référent dénoté est un animé humain, dénommé par un nom propre en première mention, qu'il occupe la position du sujet grammatical (et d'agent expérienceur). Partant, il est prévisible que ce soit aussi "Hélène" qui fasse l'objet d'une reprise, et plus précisément d'une reprise par le

*\*Ce travail s'inscrit dans le projet dirigé par M. Charolles, intitulé 'L'anaphore et son traitement' (Programme Cognisciences, PIR/CNRS, réseau Cognisciences Est). Nous remercions très chaleureusement M. Charolles et G. Kleiber pour leur lecture attentive et leurs suggestions stimulantes.*

<sup>1</sup>Cf. [Kleiber, 1994a, 1994b] pour un examen critique de ce critère.

<sup>2</sup>Cf. [Bianco, 1992] pour la synthèse des travaux psycholinguistiques concernant ces aspects.

biais du pronom, autre signe distinctif du topique<sup>1</sup>. Dans une optique psychologique<sup>2</sup>, on pourrait également démontrer que le pronom désignant ce topique est plus facilement et rapidement traité que celui qui réinstancie le personnage de Matthieu. Bref, ceci pour illustrer que la caractérisation d'une entité dite saillante ou très facilement accessible dans le modèle mental ou dans le focus mémoriel, aussi bien que les modalités de son traitement, sont fermement établies.

Le problème est que, théoriquement, une suite telle que (1), représentée abstraitement sous la forme *Np1 V Np2* (où *Np* est l'abréviation de nom propre), admet apparemment tout aussi bien un enchaînement référentiel exprimé par le pronom *ILS*, comme dans (2), par exemple :

(2) Il y a vingt-cinq ans, Hélène a aimé Matthieu. Ils ont vécu une folle histoire d'amour.

Cela signifie que contrairement à ce qu'il se produit dans (3) :

(3) Les footballeurs nantais étaient en forme. Ils ont gagné contre le PSG 3 à 0 ;

où *ILS* véhicule les instructions procédurales distinguées par G. Kleiber [1990a, 1994a] pour la forme au singulier, à savoir :

"(...) il désigne un référent en continuité avec une situation manifeste dans laquelle le référent se trouve impliqué comme actant principal. En termes instructionnels, il invite à chercher un référent, non pas simplement manifeste ou déjà connu (...) mais un référent qui est saisi dans un état de choses manifeste dont l'énoncé-hôte du pronom constitue un prolongement" [Kleiber, 1994a, p. 83].

*ILS* va devoir, en (2), rechercher des antécédents dits "dispersés" [Corblin, 1985] (appelés aussi *split antecedents*, cf. [Wiese, 1983, p. 376] ), c'est-à-dire disposés de part et d'autre du prédicat verbal. Or, du fait que le pronom pluriel parvient, sous la forme d'une expression unique, à s'accommoder de (*Hélène-Matthieu*), on peut se demander si les entités, au départ dissociées, n'ont pas été conjointes ou combinées en cours de traitement, si elles n'ont pas été — mentalement — fondues en une entité unique. Cette entité présenterait quelque nouveauté de surcroît, puisque les caractéristiques initiales, morphologique (le singulier de chaque *Np*), casuelle (le statut d'objet du second référent) et saillancielle (le statut non topical de ce même référent), doivent avoir été au moins passablement minorées, sinon gommées. Une autre question découle des précédentes : celle du "transfert" à la forme au pluriel des capacités sémantiques du pronom personnel singulier, étant donné que le critère de saillance n'a plus la même efficience que celle qui lui est dévolue dans le propos de G. Kleiber.

Notre problème se complique si l'on veut bien considérer qu'entre autres possibilités<sup>3</sup>, *ILS* à celle de recruter des référents non plus dispersés cette fois-ci, mais *initialement conjoints* comme dans (4) :

(4) *Pierre et Charlotte* sont allés au cinéma. *Ils* ont bien aimé le film ;

où, sous l'effet du coordonnant *et*, les deux entités gardent les prédispositions saillanciennes rappelées plus haut, susceptibles de favoriser leur appariement avec le pronom ou de le faciliter davantage peut-être que ne le fait (2).

Sur la base des deux "combinaisons" référentielles contrastées, (i) *Np1 et Np2 V. Ils ...* et (ii) *Np1 V Np2. Ils...*, nous nous proposons donc de passer en revue les différentes hypothèses psychologiques qui ont trait, de façon tout à fait incidente, il faut le souligner, au traitement des antécédents dispersés vs conjoints. Ces hypothèses sont, comme on va le voir, très contradictoires, les unes niant l'amalgame référentiel, les autres non. Les raisons de ces divergences tiennent bien évidemment aux paradigmes dans lesquels s'inscrivent les diverses recherches. Mais une très large part incombe également au matériel utilisé dans les protocoles expérimentaux, qui contrevient souvent à certaines descriptions linguistiques dont nous ferons état le moment venu. Dès lors, nous procéderons en trois étapes, qui seront jalonnées par les questions suivantes :

1• Y a-t-il ou non conjonction sur le plan cognitif ? Nous présenterons deux réponses contradictoires émanant de quelques séries d'expérimentations : l'une, singulariste, pour qui prévaut UNE entité référentielle, l'autre, pluraliste, qui défend l'idée d'une conjonction mentale.

2• Comment expliquer ces divergences ? Nous analyserons les phénomènes linguistiques et les données empiriques qui ont été sous-estimés, selon nous, dans chacune des deux hypothèses.

3• N'y a-t-il pas des paramètres supplémentaires qui conditionnent la saillance ? Nous démontrerons que bon nombre de paramètres, moins réputés par les approches topicalistes classiques, conditionnent la saillance : les rôles thématiques occupés par les référents, le sémantisme des prédicats verbaux, et que ces éléments interagissent avec le mode de donation initial des référents et avec le pronom pluriel *ILS*.

Chemin faisant, on verra qu'il y a matière à préciser les notions d'entité et de situation saillantes ainsi qu'à s'interroger sur les instructions interprétatives véhiculées par la forme pronominale au pluriel. Enfin, ce travail sert de préliminaire à une recherche bidisciplinaire<sup>4</sup> future, où nous

<sup>3</sup>Entre autres types d'occurrences, on peut trouver — et la liste n'est pas exhaustive — :

• un SN singulier désignant une entité collective :

(a) 'Un couple' s'embrassait sur le trottoir. 'Ils' avaient l'air heureux [Kleiber, 1994a, p. 138].

• des SN singuliers juxtaposés :

(b) 'Pierre, Charlotte, Marie' sont allés au cinéma. 'Ils' ont bien aimé le film.

<sup>4</sup>Il s'inscrit également dans le cadre de deux projets bidisciplinaires, visant également des retombées dans le domaine de la didactique du français langue maternelle. L'un, animé par M. Bianco [1994], à Grenoble, porte sur la manipulation des marques anaphoriques pronominales par des enfants de cycle 3. L'autre, animé à Metz par C. Schnedecker, concerne l'encodage et le maintien de la référence dans les discours écrits.

tâcherons de spécifier les modalités interprétatives des configurations étudiées sur du matériel mieux paramétré, à l'aide des méthodes expérimentales les plus adaptées à notre projet visant à explorer systématiquement le fonctionnement du pronom pluriel disposant d'antécédent(s) coréférent(s) explicitement mentionné(s) dans le cotexte.

### 1. Y a-t-il, oui ou non, conjonction cognitive ?

Les hypothèses contradictoires de modèles indifférents  
aux données linguistiques

Les deux combinatoires (i) *Np1 et Np2 V Ils ...* et (ii) *Np1 V Np2. Ils ...*, qui ont été exploitées de manière quasi accidentelle dans des travaux psycholinguistiques, présentent au vu des résultats obtenus, des homologues certaines sur le plan cognitif. Il apparaît en effet souvent que le mode de conjonction, qu'il se fonde sur le coordonnant ou sur le prédicat, est sans aucune incidence sur l'entité qui se construit dans le modèle mental. Toutefois, deux tendances, complètement contradictoires, se dégagent suivant la nature même de l'entité issue de ces modes de combinaisons. Celle-ci est tantôt unaire, le *Np1* gardant dans tous les cas le bénéfice de la saillance, tantôt plurielle, et c'est alors le couple *Np1-Np2* qui prévaut mentalement, indépendamment de la combinatoire.

#### 1. 1. L'hypothèse «singulariste» de la saillance du premier candidat mentionné

Cette hypothèse émerge de recherches utilisant la technique expérimentale suivante : on demande de vérifier si un mot, présenté avant ou après la lecture/audition d'une phrase, a été mentionné ou non dans ladite phrase. On enregistre le temps nécessaire aux sujets pour effectuer cette vérification et ce sont ces latences qui, analysées, permettent d'inférer le niveau d'accessibilité (et donc de saillance) des référents dans la base de connaissance. A l'aide de cette technique, M. A. Gernsbacher et D. Hargreaves [1988] présentent une série d'expériences mettant en compétition deux candidats référentiels dotés *a priori* d'un poids saillanciel quasi équivalent, ce qu'illustre (5) :

(5) *Ann beat Pam in the state tennis match.*

En présentant le mot à reconnaître (ici un *Np* référant à l'un des deux protagonistes) 150 millisecondes après la fin de chaque phrase, M. A. Gernsbacher et D. Hargreaves (voir aussi [Gernsbacher, 1989, 1990, Gernsbacher & Hargreaves & Beeman, 1989] ) ont démontré que

d'une façon générale le premier participant mentionné (désormais FMP pour *first mentioned participant*) est reconnu beaucoup plus rapidement que le second. La raison invoquée est la suivante :

"Given that the goal of comprehension is to build a mental structure of the information being comprehended, initial information must form the foundation of this structure. In a sentence about two participants, the first-mentioned participant serves as the foundation ; other information, including information about the second mentioned participant must be added onto the developing structure via connections to the first-mentioned participant" [Gernsbacher, 1989, p. 143]<sup>5</sup>.

<sup>5</sup> "First mentioned participants were verified more rapidly than second mentioned participants. On the average, first-mentioned participant enjoyed a 60 ms advantage. «In other words, first mentioned participants were more strongly enhanced and more resistant to being suppressed»" [Gernsbacher, 1989, p. 142], c'est nous qui soulignons.

Qui plus est, l'impact du premier candidat mentionné ne s'exerce pas uniquement dans des propositions de facture disons classique, du type SVO, telles que (5). Il persiste également lorsque "the two referents share *subjecthood*" pour reprendre l'expression des auteurs [Gernsbacher & Hargreaves, 1988, p. 706], autrement dit lorsque les référents apparaissent sous forme de sujets conjoints par la coordination, et ce, dans trois types de propositions qui présentent comme caractéristiques cotextuelles :

1• des verbes dénotant des actions qui impliquent de façon réciproque et complémentaire les deux participants (*lexical reciprocal verbs*), par exemple *to debate*, *to converse* ou *to argue* dans (6) :

(6) *Tina and Lisa argued during the meeting.*

2• des verbes transitifs suivis de l'anaphore réciproque [Milner, 1984] (*reciprocal anaphors*) *l'un/l'autre* (*one another*) dans (7) :

(7) *Tina and Lisa annoyed one another at the conference.*

3• des verbes intransitifs non réciproques (appelés *comitative*) :

(8) *Tina and Lisa hiked the mountain.*

Les constructions à sujets coordonnés sont testées par comparaison avec les constructions où les deux référents sont dispersés, l'un étant donné sous forme de sujet singleton tandis que l'autre est complément du verbe comme dans (6'), (7')<sup>6</sup> :

(6') *Tina argued with Lisa during the meeting ;*

(7') *Tina annoyed Lisa at the conference.*

<sup>6</sup>Curieusement, (8) n'est pas testé dans sa version singleton.

Quels que soient les cas de figure, le temps de reconnaissance du FMP est nettement plus rapide que celui requis pour l'identification du second, comme cela est illustré à la figure 1, page suivante).



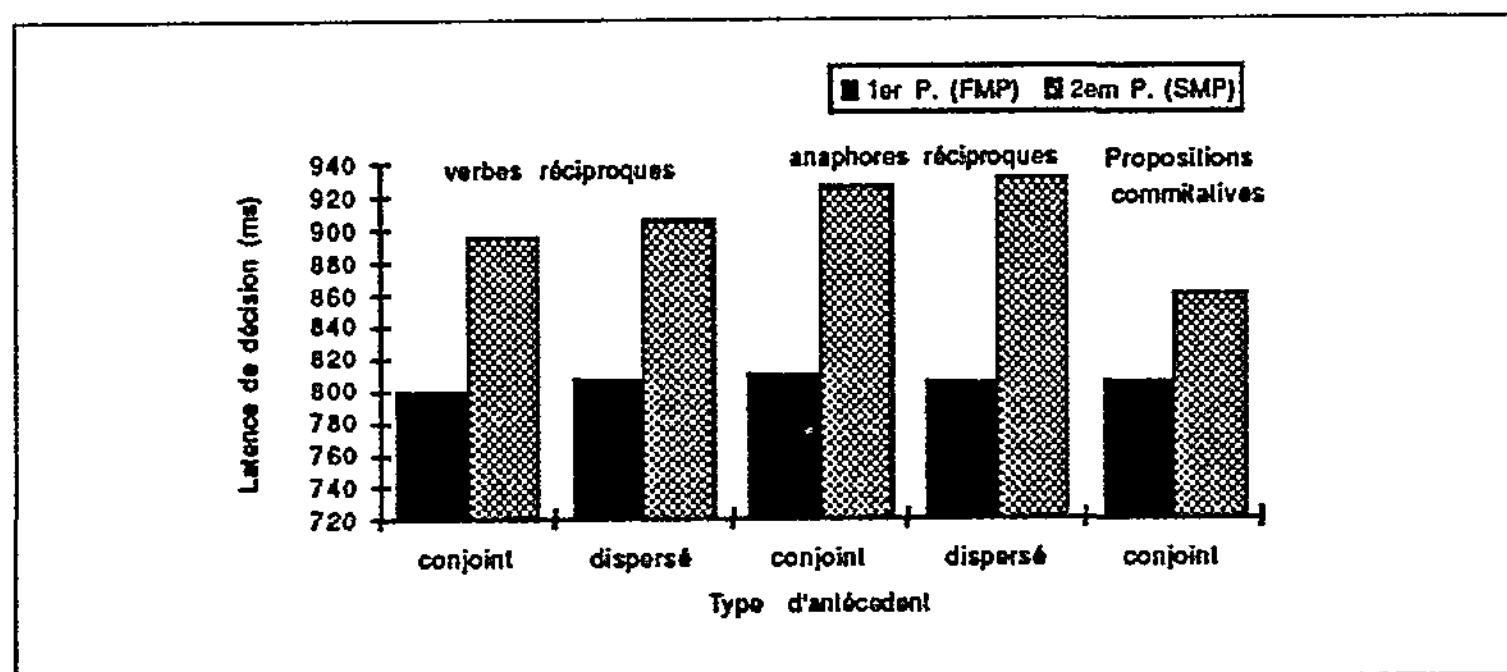


Figure 1

Latence moyenne de vérifications correctes en fonction de la conjonction/disjonction des référents et de leur ordre de mention (d'après Gernsbacher et Hargreaves [1988, p. 708] )

Un autre argument, plus décisif encore, vient étayer la thèse singulariste. L'écart qui apparaît (cf. *supra* figure 1) dans les latences de reconnaissance du premier puis du second candidat est le même dans la combinaison (i) *Np1 et Np2 V* que dans la combinaison (ii) *Np1 V Np2*. Il s'élève à 87 millisecondes par exemple dans les propositions (6) et (6'), ce qui signifie qu'il faut autant de temps pour reconnaître le second référent dans (i) que dans (ii).

De cette hypothèse on retiendra, pour le moment, deux points essentiels. Le premier est que les combinatoires formelles ne "prennent" pas ; autrement dit, les deux entités ne fusionnent pas cognitivement. Le second point, qui découle du premier, est que, d'un point de vue psychologique, le FMP manifeste une propension très claire à être abstrait de ses combinaisons d'occurrence en révélant une imperméabilité, un aveuglement total aux structures formelles et sémantiques de son environnement. Tenant compte donc de la prépondérance que garde en toutes circonstances le FMP, nous qualifierons cette hypothèse de *singulariste*.

## 1. 2. L'hypothèse «pluraliste» : la construction mentale d'une entité plurielle indifférente aux combinaisons structurelles

Les données expérimentales qui viennent d'être présentées sont concurrencées par une hypothèse contraire dans la façon dont elle conçoit les effets cognitifs des suites paradigmatiques (i) et (ii). Elle fait suite notamment à une expérience menée par C. Clifton et F. Ferreira [1987], visant à déterminer si le pronom personnel *ILS* recrute son antécédent parmi les constituants linguistiques énoncés précédemment ou s'il s'interprète directement en référence aux entités construites dans un "modèle mental".

Ce sont les types de combinaison utilisés pour introduire des personnages, à savoir la conjonction (9) ou la prédication (10), qui sont manipulés.

(9) A crowd was starting to gather even before the ticket booth opened. *John and Mary* pushed toward the head of the line, but suddenly *they* discovered that all their money was missing [Clifton & Ferreira, 1987, p. 638].

(10) A crowd was starting to gather even before the ticket booth opened. *John* pushed *Mary* toward the head of the line, but suddenly *they* discovered that all their money was missing (*ibid.*).

Selon les auteurs, si le pronom *they* s'interprète directement en référence à des entités construites dans un modèle mental, le temps nécessaire à la lecture et à la compréhension du segment *they discovered* devrait être sensiblement identique quel que soit le mode linguistique utilisé pour combiner les référents. Au contraire, si le pronom *they* s'interprète en empruntant sa référence à un constituant linguistique, (9) sera plus facilement compris que (10), puisqu'en surface, (9) conjoint explicitement les deux personnages alors que (10) les disjoint.

C'est l'hypothèse mentaliste qui s'est trouvée favorisée par les données empiriques puisque les sujets de l'expérience ont eu besoin quasiment du même temps pour lire et comprendre le segment anaphorique des énoncés (9) (en moyenne 777 millisecondes) et (10) (en moyenne 775 millisecondes). Autrement dit, des diverses combinaisons exploitées, il résulte bel et bien une entité saillante, qui présente manifestement les caractéristiques de la pluralité. C'est dans ce sens que nous parlerons ici d'hypothèse *pluraliste*.

Du reste, S. B. Greene, G. Mc Koon et R. Ratcliff [1992] s'appuient sur les résultats précédents pour formuler l'hypothèse pluraliste en termes fonctionnels. Celle-ci revient à considérer que dans les structures *Np1 V Np2*, les deux arguments sont également présents dans le focus attentionnel du locuteur. Il s'ensuit qu'ils sont cognitivement aussi accessibles/saillants l'un que l'autre et qu'ils sont donc des candidats équivalents pour une reprise pronominale ultérieure. Pour des besoins expérimentaux tout à fait spécifiques, les auteurs utilisent des séquences telles que (11) :

(11) *Mary and John* were doing the dishes after dinner.  
One of them was washing while the other dried.  
*Mary* accidentally scratched *John* with a knife  
and then *she* dropped it on the counter.  
[Greene & Mc Koon & Ratcliff, 1992, p. 269] ;

où sont exploités les deux modes de combinaisons qui nous intéressent, soit (i) dans la première proposition et (ii) dans la troisième. Leur impact semble décisif au point d'annuler tout avantage de l'un ou l'autre des référents.

Il faut toutefois noter que les auteurs poursuivent des buts théoriques tout à fait spécifiques puisqu'ils cherchent à déterminer si l'interprétation d'un pronom revêt toujours un caractère systématique et si elle est toujours prise en charge par des processus automatiques. L'hypothèse fondamentale sous-jacente revient à penser que si on attribue systématiquement et automatiquement un référent univoque à chaque pronom rencontré dans un texte, la lecture de tout pronom doit augmenter immédiatement l'accessibilité du référent correspondant. Pour éprouver cette hypothèse, S. B. Greene et ses collaborateurs demandent aux sujets de vérifier, immédiatement après la lecture du pronom (*expériences 1 et 3*) ou en fin de phrase (*expériences 2 et 3*), si l'un des mots-tests suivants —

*Mots-tests* : Référent : Mary ; non-référent : John ; Contrôle : dishes —

<sup>7</sup>Cette technique expérimentale, classique en psycholinguistique, est semblable à celle utilisée par M. A. Gernsbacher et D. Hargreaves [1988]. Afin d'approcher au plus près le caractère automatique des processus, S. B. Greene et al. imposent un rythme accéléré à leurs sujets (vitesse de lecture de 250 millisecondes par mot, encouragement à répondre rapidement en renvoyant le message "trop lent" pour toute réponse supérieure à 1 seconde) et ils détournent leur attention de la reprise anaphorique en posant des questions sur d'autres points du texte.

était présent dans la phrase. En comparant les latences de vérification avant et après le pronom, on obtient une mesure du gain d'accessibilité éventuel du référent<sup>7</sup>. Dans ces conditions expérimentales, les auteurs n'enregistrent pas de différences significatives entre les deux mots-tests représentant les deux Np. L'accessibilité de leur référent est donc équivalente et ne varie pas avant et après la lecture du pronom ; en d'autres termes, "the pronoun did not produce any significant facilitation of the referent test word relative to the non-referent test word [cf. p. 270-273].

Conformément à l'hypothèse de départ, l'absence de différences significatives dans les latences enregistrées s'explique par le fait que les deux référents sont également saillants dans le modèle discursif. Ces résultats apportent des arguments favorables à l'hypothèse pluraliste, au moins avant la rencontre du pronom et dans les premières centaines millisecondes de son traitement. On peut toutefois faire observer que certains paramètres linguistiques, non considérés par les auteurs, pouvaient laisser prévoir ce résultat. En effet, les marques coréférentielles en nombre délibérément conséquent ancrent chacun des deux référents dans le texte et augmentent leur impact cognitif. Sans trop extrapoler le propos des auteurs, on pourrait justement faire valoir ici l'influence probable de la double conjonction qui apparaît dans le matériel. Cette influence a dû très certainement être accrue par la présence, dans la seconde proposition, des corrélatifs *l'un/l'autre*, ainsi que par celle du pronom pluriel dans *one of them*, qui entérinent d'une certaine façon le rôle de la coordination dans *Np1 et Np2*. De sorte qu'à force de se trouver combinées, les deux entités ont pu perdre beaucoup de leur "identité" cognitive originelle.



**2. Une première série de problèmes :  
quand les faits linguistiques et certaines données empiriques  
résistent ...**

Quelles qu'en soient les issues, ces deux hypothèses achoppent sur un certain nombre de problèmes posés d'un côté par les descriptions linguistiques des deux structures combinatoires en jeu et de l'autre par d'autres résultats expérimentaux plus conformes à ces vues sémantiques.

**2. 1. Quelques remarques à l'encontre de la thèse singulariste**

**2. 1. 1. *Np1 et Np2 : un mode de donation référentiel unaire...***

D'un point de vue linguistique en effet, on ne peut négliger la prédisposition formelle originale des entités, parce qu'elle implique, dans chacun des cas, *un mode de donation référentiel distinct* (cf. Kleiber [1986, 1990a, 1990, 1994a] notamment) qui va, en conséquence, préfigurer une entité saillante variable suivant les combinatoires.

Pour ce qui concerne les SN conjoints par le coordonnant *et* tout d'abord, il faut souligner, à l'instar de G. Kleiber qu'avec *Np1 et Np2*, "ce ne sont pas deux nouveaux référents qui sont en fait introduits, mais bien un seul référent, en l'occurrence l'ensemble des référents constitué par la coordination" [1986, p. 77]. Ce mode de donation référentiel unaire et non pas dual a des répercussions importantes sur les enchaînements référentiels subséquents, comme nous allons le voir.

Très trivialement, on fera d'abord observer que la thèse singulariste, si elle était totalement plausible d'un point de vue psychologique, devrait s'exprimer, sur le plan linguistique, par la possibilité non seulement de produire une séquence telle que (12) :

(12) Tu verras *Pierre et Marie*. \*\*Tu dois *lui<sub>1</sub>* donner une voiture et *lui<sub>2</sub>* donner une poupée (exemple inspiré de [Corblin, 1983, p. 118] ) ;

mais aussi de l'interpréter sans aucun problème. Or, elle est, telle quelle, insoluble, même si l'ordre dans lequel sont mentionnés les Np laisse augurer de celui des pronoms subséquents et même si certains éléments cotextuels (les expansions du GV) laissent entendre que *lui<sub>1</sub>* réfère à Pierre et *lui<sub>2</sub>* à Marie. Cette irrecevabilité se justifie, par ailleurs, par des raisons strictement linguistiques.

En effet, il est très difficile de réinstancier l'un des éléments de l'ensemble par le pronom personnel singulier, ainsi que l'explique G. Kleiber à qui nous empruntons l'exemple (13) :

(13) J'ai vu *un camion et une voiture*. ? Il / ? Elle roulait vite [Kleiber, 1986, exemple (91) ].

Ensuite, il est tout aussi délicat de saisir directement, c'est-à-dire en opérant par l'intermédiaire du SN démonstratif en (14), l'une des unités isolément :

(14) Il y avait *un livre et un dictionnaire* sur la table. \**Ce livre / Le livre* ; \**Ce dictionnaire / Le dictionnaire*... [Kleiber, 1986, p. 76].

Ces deux tests traduisent déjà la solidarité référentielle que produit la conjonction mais ils montrent aussi également que la façon dont le locuteur veut présenter le référent est déterminante [cf. Kleiber, 1990, 1994a, notamment] pour la suite référentielle (i. e. la chaîne de référence subséquente). A partir de là, on doit admettre que l'entité saillante est effectivement l'ensemble *Np1 et Np2*, et que la reprise des SN ainsi conjoints s'exprimera, très vraisemblablement, sous la forme du pronom pluriel, comme l'illustrent les énoncés attestés (15) et (16), (17) :

(15) "(...) Cette maison du reste, était venue par l'héritage d'un vieil oncle qui la possédait. *Monsieur et Madame*, autrefois aubergistes près d'Yvetot avaient immédiatement liquidé, jugeant l'affaire de Fécamp plus avantageuse pour eux ; et *ils* étaient arrivés un beau matin prendre la direction de l'entreprise qui périssait en l'absence des patrons" (Maupassant, *La Maison Tellier*).

(16) "(...) *Jacques et François* : personnalités incroyablement semblables ! Viscéralement attachés à leur Saintonge natale, *ils* nous en gargarisent. *Ils* remontent *leur* arbre généalogique, très loin dans les siècles et les terroirs. *Leurs* références géographiques sont communes (le Sud-Ouest, l'Italie...) *Ils* font les mêmes rapprochements, courent toujours après la même lumière, les mêmes odeurs, les mêmes saveurs. *Ils* ont tous deux le culte de l'amitié (...)" (*Télérama*, 19. 02. 92).

(17) "*Le Français musulman de souche nord-africaine Ben Amar et le cuirassier Lagache* étaient très potes. Sous la tente *ils* étaient voisins de lit. Dans le half-track *ils* s'asseyaient toujours côte à côte. *Ils* ne se quittaient pas davantage pendant le crapahut, l'un portait le tube du mortier, l'autre la plaque de base, parfois *ils* changeaient, vingt-deux kilos qu'*ils* se coltinaient en plus de leur barda personnel, vraiment *ils* en chiaient ensemble dans le djebel" (D. Zimmermann, *Nouvelles de la zone interdite*).

### 2. 1. 2. ... et des modalités d'extraction tout à fait particulières

Sinon, et toujours pour étayer l'idée de pluralité prédéfinie par la configuration *Np1 et Np2*, on remarquera que la référence à l'une des entités isolées, quand elle s'exprime par la voix pronominale, est assujettie à des contraintes catégorielles et structurelles très strictes.

Pour ce qui concerne les premières, G. Kleiber [1994, p. 138] limite par exemple aux pronoms personnels accentués la capacité de référer de façon distinctive. A cet égard, (18) :

(18) *Paul et Marie* sont partis à Paris. *LUI* a pris la voiture, *ELLE* y est allée en avion [exemple de Kleiber, 1994a, p. 138]<sup>8</sup>.

passé mieux que (19) :

<sup>8</sup>Qu'il faille ici des pronoms toniques, indiquant d'après M. Ariel [1990] une moindre accessibilité référentielle que les pronoms clitiques, est un argument en faveur de la thèse pluraliste.

(19) ? *Paul et Marie* sont partis à Paris. *Il* a pris la voiture, *elle* y est allée en avion (exemple de [Kleiber, 1994a, p.138], l'indexation est de l'auteur).

Toutefois, le pronom inaccentué reste envisageable, selon nous, à partir du moment où il y a référence *aux deux entités* de l'ensemble, comme dans (19), mais *sous certaines conditions structurelles toutefois*. Dans les énoncés suivants, ordonnés par ordre de "correction" croissant, les deux pronoms *il* et *elle* apparaissent dans des propositions dont les connexions marquent une corrélation contrastive, c'est le cas de *par contre* dans (20) :

(20) *Pierre et Charlotte* sont allés voir *Pulp Fiction*. *Il* a bien aimé le film. Par contre, *elle* s'est ennuyée.

D'autres formes de combinaisons, comme l'alternance dans les chaînes de référence, illustrée par (21) :

(21) *Pierre et Charlotte* se rencontrent dans une soirée. *Il* tombe amoureux d'*elle*. *Elle* est mariée. *Il lui* fait des avances. *Elle* refuse. *Il* insiste...

ou la structure comparative de la seconde proposition dans (22) :

(22) *Pierre et Charlotte* se sont succédé à la tribune. *Elle* a fait une meilleure prestation que *lui* ;

favorisent également l'extraction par le biais du pronom, à condition qu'elle opère sur les deux composantes du binôme.

## 2. 2. Quand les faits résistent aux deux hypothèses

Par opposition, une séquence telle que *Np1 V Np2* configure les données saillanciennes d'une tout autre manière que ne le fait *Np1 et Np2 V*. Les nombreuses études récentes sur la saillance référentielle et la continuité topicale [Ariel, 1990 ; Combettes, 1986 ; Givon, 1983, 1989 ; Kleiber, 1994a, 1994b ; Schnedecker, 1992<sup>9</sup>] envisagent les différents critères qui font qu'*a priori* un référent est plus saillant qu'un autre. A cet égard, le fait d'être la première entité mentionnée, d'être le sujet grammatical et l'agent de l'action font émerger le *Np1* et prédisent, en théorie, sa réinstanciation pronominale ultérieure, comme l'atteste (23) :

(23) 1920. *Florence* épouse le jeune révérend Rankin Barnes. Quelques semaines après *ses* noces, *elle* s'enfuit sur un bateau en direction du Mexique. *Elle* débarque et se retrouve prisonnière, avec son ami Roger qui *l'*a sauvée d'un viol (d'après le résumé *Pancho Barnes, l'aventurière du ciel, Républicain Lorrain*, 08. 04. 92).

<sup>9</sup>Pour plus ample informé, nous renvoyons à la bibliographie proposée par G. Kleiber [1994a].

Certes, on peut à l'instar des partisans de la thèse pluraliste, juger cette conception du topique trop étroite. Et elle l'est effectivement pour pouvoir expliquer les résultats expérimentaux obtenus (cf. 1. 2.). D'où les

tendances actuelles à défendre l'idée d'un "topique étendu", disons susceptible de recouvrir les deux SN de la combinaison *Np1 V Np2*. Elles ne consistent d'ailleurs ni plus ni moins qu'à raffiner, en reprenant les fondements linguistiques des grammaires de cas, la notion de *discourse center*, qui se bornait, de façon quelque peu rudimentaire il est vrai, aux "arguments du verbe principal" [Clifton & Ferreira, 1987, p. 651]. C'est ainsi que se justifient, dans les études psycholinguistiques de ces dernières années, les avatars du concept de "proto-rôle" proposé par D. R. Dowty [1989] qui apparaissent sous la forme de binômes tels que celui de *Initiateur/Réacteur* exploité par G. Mc Koon, S. B. Greene et R. Ratcliff [1993] ou ceux de *Source-But*, *Agent-Patient*, *Expérienceur-Stimulus* et *Agent-But*, manipulés par R. J. Stevenson, R. A. Crawley et D. Kleinman [1994]. On dispose dès lors de sérieux arguments pour pondérer l'impact du premier référent mentionné et accorder une juste considération au poids cognitif d'un second candidat. Celui-ci bénéficiera de conditions de saillance équitables — sinon renforcées — du fait qu'il est le dernier mentionné, ce qui lui vaut le privilège de la récence cognitive, et du fait qu'il peut, le cas échéant, instancier un rôle thématique important comme celui de patient ou de but. Ainsi, R. J. Stevenson, R. A. Crawley et D. Kleinman [1994] ont-ils démontré que dans *John gave the book to Mary*, *Mary* en tant que but de l'action était avantagée par rapport à *John* (i. e. la source) dans les résultats. Par exemple, face à des énoncés de la forme (24) ou (25):

(24) *Mary took the book from John...*

(25) *John gave the book to Mary...*

<sup>10</sup>Pour un maximum de 8, la différence, en valeur absolue, entre les suites de type (24) et celles de type (25) s'élève 2,89 en faveur de 'Mary' en (24) et à 1,89 toujours en faveur de 'Mary' en (25).

les sujets produisent toujours plus volontiers une suite impliquant *Mary*<sup>10</sup>.

Il y a donc dissymétrie ; dissymétrie par ailleurs largement attestée dans la littérature psycholinguistique. Le problème est que le privilège saillanciel de l'un des référents ne répond que rarement à l'hypothèse singulariste du FMP. Les données empiriques montrent que le second référent mentionné, du fait de sa récence, supplante dans certains cas le premier [Bianco, 1994 ; Carpenter & Just 1977 ; Clark & Sengul, 1979 ; Ehrlich & Rayner, 1983 ; Tiberghien, 1987], mais ce sont plus souvent les rôles thématiques tenus par les candidats à la référence qui déterminent le poids de chacun, comme l'illustrent les résultats de Stevenson *et al.* mais aussi l'ensemble des recherches relatives à l'influence des biais induits par la causalité verbale [Garvey & Caramazza 1974, Caramazza *et al.*, 1977 ; Garnham & Oakhill, 1985 ; Garnham & Oakhill & Cruttenden, 1992 ; Kail, 1979 ; Mc Koon & Greene & Ratcliff, 1993 ; Segui & Kail, 1984 ; Vonk, 1985].

Bref, ces données ne s'accordent ni avec une hypothèse pluraliste forte pour laquelle les entités présentes dans le "focus attentionnel" sont

également saillantes, ni avec l'hypothèse singulariste telle que nous l'avons énoncée puisque le FMP n'est pas toujours proéminent. À partir de là, il est permis de s'interroger, sur certains phénomènes — non significatifs, certes — apparaissant dans les données empiriques décrites plus haut.

On relève tout d'abord un léger contraste, dans le matériel élaboré par C. Clifton et F. Ferreira [1987], entre les conditions d'interprétation des deux modes combinatoires. Que le pronom *they* apparaisse ou non dans la même phrase — entendue ici au sens de la grammaire traditionnelle —, que ses antécédents ne change rien à l'interprétation des référents coordonnés par *et* (cf. (9)) (777 millisecondes dans les deux cas), alors qu'à, dans le cas des référents conjoints par le prédicat (cf. (10)), le cadre interphrastique favorise la rapidité de traitement (756 millisecondes contre 792 millisecondes dans le cadre intraphrastique, [Clifton & Ferreira, 1987, p. 639]. Les auteurs eux-mêmes s'interrogent d'ailleurs sur ce phénomène et admettent que leur interprétation pluraliste pourrait être mise en cause du fait que l'indicateur comportemental utilisé dans leur expérimentation (la vitesse de lecture) pourrait n'être pas assez sensible pour indexer les différences existant entre les référents conjoints et les référents séparés<sup>11</sup>.

De même, on peut s'interroger sur le fait que les sujets restent parfaitement insensibles au fait que *Mary* dans (11) émerge, malgré tout, comme référent un peu plus saillant que *John*, en vertu de la structure combinatoire de la troisième proposition qui la met en première ligne :

(11) (...) (p3) *Mary* accidentally scratched *John* with a knife (p4) and then she dropped it on the counter ;

mais surtout en vertu du pronom qui la réinstancie dans (p4) où *John* n'est plus du tout évoqué. Les conditions un peu particulières dans lesquelles le protocole a été effectué y sont certainement pour beaucoup (cf. 1. 2. ).

On peut ici encore légitimement se demander si les résultats auraient été identiques avec un matériel où le poids des modalités combinatoires aurait été mieux estimé, comme le montrent les nouvelles versions de (11) proposées ci-après. Théoriquement, la résolution du pronom devrait se révéler extrêmement délicate dans (26) où l'on a, en dupliquant *Np1* et *Np2*, initialisé une construction plurielle qui invalide en principe la reprise pronominale de *Mary*<sup>12</sup>. Elle devrait en revanche se trouver facilitée dans (27) et plus encore dans (28) qui reproduisent la combinaison prédicative et favorisent l'émergence de *Mary* :

(26) *Mary and John* were doing the dishes after dinner.  
One of them was washing while the other dried.  
*Mary and John* accidentally scratched themselves with a knife  
and then she dropped it on the counter.

(27) *Mary* was doing the dishes after dinner with *John*.  
One of them was washing while the other dried.  
*Mary* accidentally scratched *John* with a knife  
and then she dropped it on the counter.

<sup>11</sup> "(...) It may be that differences do exist between the conjoined and separated NP conditions, but self-paced reading time task is not sensitive enough to pick them up. We cannot eliminate this possibility. (...) Alternatively, it may be that the apparent implication of the results is correct : a pronom does not take a surface structure constituent as its antecedent, but instead must find its antecedent in a constructed representation, e. g. a discourse or a mental model" [Clifton & Ferreira, 1987, p. 638].

<sup>12</sup> Où l'emploi du pronom est encore moins acceptable a fortiori (cf. 2. 1. 1.).



(28) While doing the dishes, *Mary* accidentally scratched *John* with a knife and then she dropped it in the counter.

Enfin, nous ajouterons cet argument supplémentaire, qui nous est apparu à la lecture des résultats de l'expérience menée par M. A. Gernsbacher et D. Hargreaves, exposée ci dessus. On constate que l'écart dans les temps d'identification des deux référents est variable (cf. figure 1). Il est de 67 millisecondes dans les "phrases committatives" (*Tina and Lisa hiked the mountain*), de 87 millisecondes dans les contextes comportant un verbe indiquant une action réciproque (*Tina and Lisa argued during the meeting*) et de 115 millisecondes quand les Np sont réinstanciés dans le même cadre phrastique par une anaphore réciproque (*Tina and Lisa annoyed one another at the conference*) [Gernsbacher & Hargreaves, 1989, p. 709]. Qu'est-ce à dire ? D'abord qu'il y a du "bougé", qui vient altérer l'union du couple référentiel. Or, en admettant que la combinaison *Np1 et Np2* initialise véritablement une entité plurielle, cognitivement "une et indivisible", on pouvait s'attendre à ce que l'écart dans les temps requis pour la reconnaissance des deux candidats reste stable dans les trois propositions type. Force est donc d'admettre que le contexte subséquent à *Np1 et Np2* est responsable de ces écarts, dont il faudrait tester la signification statistique<sup>13</sup>. Dès lors, il faut essayer de repérer les facteurs qui, dans ce cotexte, ont pu renforcer ou au contraire affaiblir l'union de départ. L'inventaire de ces paramètres, qui n'ont pu être pris en compte dans l'expérimentation, eu égard à son ampleur, ainsi que l'estimation de leur poids ne seront qu'hypothétiques, bien sûr, mais tels quels, ils pourront servir de préliminaires à la construction de protocoles futurs.

Quoi qu'il en soit, les deux hypothèses singulariste et pluraliste ne rendent manifestement pas compte du fonctionnement cognitif, et elles sont loin d'être les plus satisfaisantes sur le plan linguistique. Mais le bilan n'est pas si négatif qu'il paraît, puisqu'il en ressort, incidemment mais en écho avec d'autres recherches expérimentales, des paramètres susceptibles d'influer sur l'élaboration d'une entité plurielle. Dans une perspective qui va privilégier l'interaction entre différents ordres de critères, nous allons donc considérer plus attentivement le rôle que jouent les prédicats, puis le pronom, dans les combinatoires étudiées.

### 3. Des paramètres décisifs en matière de saillance

#### 3. 1. Les «forces» en présence et en convergence

Dans certaines études récentes [Garrod & Freundenthal & Boyle, 1994 ; Marslen-Wilson & Tyler & Koster, 1993], les auteurs privilégient

<sup>13</sup>Gernsbacher et Hargreaves ne s'en sont pas préoccupés — leur propos étant centré sur la démonstration de l'avantage du FMP, par-delà les différences pouvant exister entre les différentes constructions.

l'étude de l'interaction entre les paramètres capables de promouvoir la saillance des entités référentielles. Ils montrent que tout un ensemble de facteurs concourent simultanément à rendre telle ou telle entité saillante à mesure que le texte progresse. Ainsi W. D. Marslen-Wilson, L. K. Tyler et K. Koster [1993] ont-ils montré que les influences du focus discursif, des contraintes morphologiques liées au pronom et des contraintes pragmatiques posées par le verbe de la proposition contenant l'anaphorique se combinent, quand elles sont convergentes, pour rendre plus aisée la dénomination d'un pronom objet pertinent.

Dans cette expérimentation complexe, le focus discursif est opérationnalisé par le FMP qui est aussi le sujet grammatical de la première phrase de chaque paragraphe servant de matériel expérimental. Le pronom, sujet de la dernière proposition, réfère (condition convergente) ou non (condition divergente) au focus ainsi conçu. De la même manière, le verbe qui suit le pronom a une signification qui soit renforce l'interprétation focale, soit diverge par rapport à elle, soit est neutre. Les auteurs étudient l'influence des différentes combinaisons de ces facteurs à partir de quatre configurations textuelles :

- dans une première configuration, les instructions pragmatiques portées par le verbe de la dernière proposition convergent avec le focus discursif (*discourse bias*) dans la détermination de la saillance des référents, comme dans (29) :

(29) *As Philip came out of the shop, he saw an old lady trip and fall flat on her face in the street. Philip had been doing some late night shopping. He realised that the street was practically deserted. He / She run toward HER / HIM.*

- dans la seconde configuration, les instructions verbales sont neutres relativement à la saillance des référents. Seuls le focus discursif (*discourse bias*) et le pronom sont susceptibles d'influencer leur niveau de saillance, comme dans (30) :

(30) *Marvin paced up and down his living room all day worrying about Clara's audition. He knew that the decision would be made this afternoon. By 4 o'clock he could hardly wait any longer. He / She finally phoned HER / HIM.*

- dans la troisième configuration (31), les instructions verbales s'opposent au focus :

(31) *Since Alice couldn't read french words on the menu, she asked the handsome young waiter for help. There was some foods she was very allergic to. She didn't want to get sick on this vacation. She / he gladly translated for HIM / HER.*

- enfin, dans la quatrième et dernière configuration, le cotexte est rendu aussi neutre que possible (relativement à la différenciation des

protagonistes) en ce que les deux référents sont introduits sur le mode de la coordination, repris par “*they*” et accompagnés d’un verbe “neutre”, de sorte que seul le pronom personnel singulier de la dernière proposition porte la responsabilité de la différenciation saillancielle des référents, dans (32) par exemple :

(32) As usual, *Suzy and Tommy* were fighting about who could play in the treehouse first. They were always arguing about it. This time, they really got cross. *She / He* angrily pushed HIM / HER.

Chaque texte expérimental est présenté dans trois versions selon que le pronom sujet renvoie au focus discursif (*Philip* dans (29) ) ou au second protagoniste (*the old lady* dans (29) toujours). Dans la dernière version, une anaphore nulle neutralise l’impact du paramètre pronominal, par exemple pour (29) : *Running toward...* Les sujets doivent dénommer le plus rapidement possible le pronom terminal (*Her / Him*) lorsqu’il apparaît sur un écran. Selon les conditions expérimentales, il est clair que l’occurrence de *Her* ou de *Him* en dernière position est plus ou moins probable.

<sup>14</sup>Nous renvoyons le lecteur intéressé à l’article original, p. 656 et seq.

Sans détailler ici la totalité des résultats — au demeurant fort complexes — issus de cette expérimentation<sup>14</sup>, nous en illustrerons plutôt par quelques exemples les enseignements les plus remarquables.

Tout d’abord, lorsque l’ensemble des paramètres converge vers la même interprétation, la dénomination du pronom attendu est très largement facilitée par rapport à celle du pronom antagoniste. Ce cas de figure est représenté par les configurations de type 1, lorsque dans l’exemple (29), le paragraphe se termine par *He run toward...* Le temps moyen requis pour dénommer *Her* (481 millisecondes) est plus court de 54 millisecondes par rapport au temps requis pour dénommer *Him* (535 millisecondes) alors que la facilitation est seulement de 36 millisecondes si l’anaphore nulle (*Running toward...*) est utilisée.

En revanche, si un seul élément induit une interprétation divergente, la dénomination est moins, voire plus du tout, facilitée. Ainsi, dans les configurations de type 1 (29), c’est la dénomination de *Him* qui se trouve accélérée mais de 26 millisecondes seulement après la suite *She run toward...* dans laquelle le pronom sujet s’oppose seul aux deux autres paramètres. Plus encore, lorsque les contraintes verbales s’opposent au focus discursif (configuration de type 3), le biais verbal à lui seul est capable d’annuler les effets conjoints du focus et du pronom. On ne note plus en effet qu’une différence non significative de 5 millisecondes entre la dénomination de *her* et de *him* lorsque le paragraphe (31) se termine par *she gladly translated for...*

Les résultats obtenus avec la configuration de type 4 (cf. (32) ) sont tout à fait intéressants pour notre propos. En effet, dans ce contexte qui neutralise autant que possible la saillance de l’un ou l’autre des protagonistes, le pronom de la dernière proposition porte seul la

responsabilité de la différenciation des référents et il y réussit puisque le pronom objet compatible avec le pronom sujet se trouve facilité, quel que soit le référent instancié (la facilitation de *Him* après *She angrily pushed...* est de l'ordre de 51 millisecondes et elle est de l'ordre de 58 millisecondes pour *Her* après *He angrily pushed...* En revanche, si la dernière proposition contient une anaphore nulle (dans (32) : *Angrily pushing...*), la dénomination de *her* ou *him* prend le même temps (528 et 520 millisecondes respectivement), ce qui indique bien que, dans cette condition-là, le contexte a instancié une entité plurielle dans laquelle les référents, même s'ils peuvent conserver leur identité originelle, sont également saillants, donc accessibles.

C'est donc la combinaison d'un ensemble de paramètres locaux qui définit, à chaque instant de la progression textuelle, l'accessibilité/saillance des référents. Il conviendrait alors de préciser le poids et la nature de chacun de ces paramètres. Par exemple, les données recueillies par W. D. Marslen-Wilson et ses collaborateurs indiquent que le pronom sujet et les instructions liées au prédicat possèdent un poids semblable lequel est relativement supérieur à celui accordé au focus discursif (p. 658-659). Toutefois, la détermination d'une échelle risque de se révéler une entreprise longue et difficile.

### 3. 2. L'impact des rôles thématiques : biais causaux et biais consécutifs

Caractériser précisément les différents paramètres en jeu est une tentative tout aussi périlleuse — témoin les nombreuses discussions relatives à la nature des topiques (cf. 2. 2.). L'influence des rôles thématiques spécifiés par les instructions du prédicat est également sujet à débat. L'exposé des termes de ce dernier permettra d'envisager un ultime facteur, capable de contrebalancer l'influence du prédicat et que nous intitulerons *biais consécutif*. Ces biais consécutifs, mis en évidence par K. Ehrlich [1980] et confirmés récemment par R. Stevenson, R. A. Crawlay et D. Kleinman [1994] rendent compte du rôle joué par les connecteurs (*mais, donc, parce que...*) dans l'interaction complexe à l'origine de la saillance référentielle.

Depuis les travaux de C. Garvey et A. Caramazza [1974], d'A. Caramazza *et al.* [1977] et de M. Charolles et L. Sprenger-Charolles [1989], il est communément admis que la causalité verbale est un facteur déterminant de la focalisation des arguments. En effet, ces auteurs ont montré que, confrontés à des énoncés tels que (33) et (34) :

(33) Le tigre effraie le chasseur parce qu'il... [Charolles & Sprenger-Charolles, 1988].

(34) L'habilleuse envie l'actrice parce qu'elle... [Charolles & Sprenger-Charolles, 1988] ;

les individus produisent plus volontiers des suites référant au tigre dans (33) et à l'actrice dans (34). De la même manière, ils comprennent plus rapidement le pronom ambigu dans *Le tigre effraie le chasseur parce qu'il est énorme* que dans *Le tigre effraie le chasseur parce qu'il est désarmé*. À l'inverse, *L'habilleuse envie l'actrice parce qu'elle est célèbre* est plus facile à interpréter que *L'habilleuse envie l'actrice parce qu'elle est jalouse*. L'interprétation classique donnée à ce phénomène consiste à dire que dans la représentation de certains verbes, la cause de l'événement décrit est portée par le sujet (verbes NP1, comme *effrayer*) alors que pour d'autres, la cause est portée par l'objet (verbes NP2, comme *envier* ici). Les arguments verbaux endossent donc différents rôles et l'élément causal possède un statut cognitif privilégié. Indépendamment de sa position syntaxique, il est le plus saillant et, partant, le candidat privilégié à une référence ultérieure. Ce phénomène est très robuste et il a été confirmé depuis par de très nombreuses recherches, en anglais [Garnham & Oakhill, 1985 ; Garnham & Oakhill & Cruttenden, 1992 ; Mc Koon & Greene & Ratcliff, 1993 ; Vonk, 1985] comme en français [Kail, 1979 ; Segui & Kail, 1984] et ce, à partir de l'enregistrement d'indicateurs comportementaux très divers : vitesse de lecture [Garnham & Oakhill & Cruttenden, 1992 ; Vonk, 1985], jugements d'acceptabilité [Garnham & Oakhill & Cruttenden, 1992 ; Segui & Kail, 1984], décision lexicale [Segui & Kail, 1984], latence de reconnaissance [Mc Koon & Greene & Ratcliff, 1993].

Cependant, des contestations existent. La causalité implicite du prédicat n'est pas un facteur aussi absolu qu'il y paraît. En effet, l'expression de son influence dépend largement de l'environnement textuel. Ainsi, comme nous l'avons souligné plus haut (cf. 2. 2.), R. J. Stevenson, R. A. Crawley et D. Kleinman [1994] ont observé qu'avec des énoncés où sont contrastées les paires *Source/But* (35), *Agent/Patient* (36), *Expérienceur/Stimulus* (37) et *Agent/But-Source* (38) :

(35)

*But — Source* : John seized the comic from Bill...

*Source — But* : John passed the comic to Bill...

(36)

*Agent — Patient* : Joseph hit Patrick...

*Patient — Agent* : Patrick was hit by Joseph...

(37)

*Expérienceur — Stimulus* : Ken admired Geoff...

*Stimulus — Expérienceur* : Ken impressed Geoff...

(38)

*Agent — But* : Simon run towards Richard...

*Agent — Source* : Simon run away from Richard...

les sujets fournissent plus volontiers des suites en rapport avec les rôles associés à la représentation des conséquences de l'événement plutôt qu'à



celle de sa cause, ce qui laisse penser que la partie du modèle mental liée aux conséquences d'un événement (et non pas la partie causale) est susceptible d'être focalisée selon les circonstances textuelles. En effet, au cours de deux expériences où sont étudiées les productions fournies, selon le mode de connexion interpropositionnelle des énoncés (première proposition terminée par un point (*expérience 1*) ou par le connecteur *et* (*expérience 2*)), on constate qu'au moins pour les situations de type (35) et (36) les suites réfèrent significativement plus souvent au but en (35) et au patient en (36), quel que soit le mode de connexion. Si l'on admet que le but d'une part, et le patient d'autre part, sont des arguments liés à la représentation des conséquences d'une action plutôt qu'à celle de sa cause, on peut admettre aussi que dans les cas de figure qui viennent d'être décrits, le privilège de la saillance est donné à la conséquence plutôt qu'à la cause.

En tout état de cause, on observe bien là un "biais de causalité implicite inversé" et force est de reconnaître que la valence causale des verbes ne permet pas d'expliquer, à elle seule, la dissymétrie saillancielle des arguments. Les connexions interpropositionnelles doivent également être prises en compte. En effet, les recherches centrées sur l'étude de la causalité verbale ont systématiquement utilisé des énoncés composés d'une proposition principale portant le verbe marqué selon sa valence (NP1/NP2) suivie d'une subordonnée introduite par *parce que*. Or, comme l'ont fait remarquer certains auteurs [Ehrlich, 1980 ; Mc Koon & Greene & Ratcliff, 1993 ; Stevenson & Crawley & Kleinman, 1994] la connexion *parce que* induit une centration sur la cause d'un événement en ce qu'elle ouvre logiquement sur une explication dudit événement. Cette hypothèse a été confirmée par plusieurs travaux expérimentaux dont nous donnerons pour terminer les principales conclusions :

1• Tout d'abord, en comparant les pourcentages d'attribution de la référence à un pronom ambigu (par exemple : *Steve blamed Franck (because/but/and) he spilt the coffee*), K. Ehrlich [1980] a observé que les choix étaient majoritairement compatibles avec le biais causal lorsque la conjonction *because* était utilisée. Ils étaient en revanche contraires au biais avec *but* et indépendants par rapport au biais avec *and*.

2• Ensuite, R. J. Stevenson et ses collaborateurs [1994] ont montré au cours d'une dernière expérimentation que les préférences décrites ci-dessus sont renforcées par l'utilisation du connecteur *so* (par exemple : *Joseph hit Patrick so...*) alors que *because* (*Joseph hit Patrick because...*) module l'impact des rôles thématiques. Sans renverser le sens des effets, *because* les annule dans le cas des combinaisons *But/Source*.

3• Enfin, en utilisant la technique de reconnaissance de cible (cf. 1. 2.) G. Mc Koon, S. B. Greene et R. Ratcliff [1993] ont montré qu'immédiatement après la lecture d'une proposition, anaphorisant par

un pronom l'argument causal ou son concurrent, l'accessibilité/saillance du référent représentant la cause de l'événement était plus grande que celle de l'autre référent si la proposition anaphorique commence par *parce que*, (*expériences 1 à 4*). Cependant, le remplacement de *parce que* par un point, élimine l'effet du biais causal (*expériences 5 et 6*). De même, le rajout de la conjonction après une proposition comportant un verbe sans causalité implicite marquée, ne suffit pas à rétablir le privilège de l'argument causal (*expérience 7*).

Bref, il découle encore de ces résultats que la saillance relative des référents présents dans un fragment de texte résulte d'une interaction et que les biais consécutifs, comme les biais causaux, participent à cette interaction.

### 3. 3. Il y a conjonction et conjonction

Les écarts indexés plus haut (cf. en 2. 2., les remarques relatives aux données de [Gernsbacher & Hargreaves, 1988] ) ont été imputés au contexte faisant suite à l'entité plurielle, et certains facteurs ont pu, nous en faisons l'hypothèse, *désolidariser* le couple coordonné *Np1 et Np2*.

On peut se demander quelle est la part de la réciprocité, variable commune aux deux propositions types dont l'écart est légèrement supérieur (de 20 à 48 millisecondes) à celui qu'ont occasionné les "propositions committatives", où la réciprocité est précisément absente. La question peut paraître paradoxale, dans la mesure où de prime abord, un verbe réciproque comme *to argue* paraît de nature à conjoindre les participants en en faisant notamment des actants interactifs. Mais il faut noter cependant que les rôles instanciés par un prédicat indiquant la réciprocité ne sont pas occupés de façon stable par les actants. Au contraire, ceux-ci tiennent en alternance des places interchangeables : *Lina and Tina argued at the meeting* implique que *Lina argued with Tina* mais aussi que *Tina argued with Lina*. Du reste, on remarquera qu'à partir du moment où la réciprocité s'exprime, se lexicalise par le biais de l'anaphore réciproque *one another*, la différence de reconnaissance entre le premier et le second référent s'accroît, ce que l'on pourrait expliquer par le fait que *one another* dissocie explicitement le couple initial, en singularise les composants sans pour autant les spécifier et les doter d'individualité.

Par opposition, en l'absence de réciprocité, dans les "propositions committatives" la combinaison *Np1 et Np2* paraît plus soudée du fait qu'elle révèle le plus faible écart dans l'identification des deux candidats. Là encore, on peut se demander si le monolithisme de la configuration ne provient pas du fait que les deux référents occupent tous deux la même place casuelle, et ce, d'une manière en tout cas plus durable que sous les conditions expérimentales précédentes. D'où l'interprétation qu'ils accomplissent effectivement la même action, au même moment et dans le même lieu.

D'autres facteurs cotextuels devraient certainement pondérer la dispersion des référents évoquée à propos de *Np1 V Np2*. Reprenons, par exemple, la proposition (6') :

(6') *Tina argued with Lisa during the meeting.*

Suivant une analyse topicaliste classique, *Lisa* devrait être considéré comme élément non topical<sup>15</sup>, puisque le Np désignant le référent apparaît en seconde mention, dans un groupe prépositionnel de surcroît. Mais ces "handicaps" pour la saillance ne sont-ils pas compensés — et le cas échéant, dans quelle mesure — par certaines données sémantiques du cotexte ? Par exemple, en tant que verbe interpersonnel [cf. Mc Koon *et al.*, 1993], *to argue* instancie une place destinée à un actant doté du trait sémantique /+humain/, ce qui devrait rehausser, en principe, le statut saillanciel du référent désigné par le Np2. On pourrait de même s'interroger sur l'impact de la préposition *avec* dont les instructions sémantiques peuvent dans (6') contrebalancer d'une certaine façon celles de la syntaxe, qui tendent plutôt à "enfouir" le référent. En effet, d'après les analyses de P. Cadiot [1991, 1993] *avec* permettrait, grosso modo, d'autonomiser le référent du SN ainsi introduit, en marquant en quelque sorte la "complétude" de l'ensemble argument-prédicat précédant la préposition [1993, p. 68-69]. Dans la perspective qui nous intéresse, cela signifierait qu'un référent introduit par *avec* aurait un degré d'accessibilité plus élevé que s'il était introduit par d'autres prépositions. Il suffit d'ailleurs que cette valeur sémantique soit renforcée par une position structurelle particulière, que le GP soit, par exemple, antéposé au prédicat comme dans (39) relevé par M. Grevisse :

(39) Le singe avec le léopard / Gagnaient de l'argent à la foire  
(La Fontaine, *Fables*, IX, 3) [1980, §2003]<sup>16</sup>;

pour que la convergence d'indices influe sur l'accord du verbe, ce qui se traduit ici par la désinence plurielle de *gagnaient*. C'est dire qu'il en faut peu pour que la combinaison opère de façon quasi analogue à celle de *Np1 et Np2*<sup>17</sup>.

### 3. 4. *Np1 et Np2 V* vs *Np1 V Np2* ou comment s'y retrouve-t-ILS ?

Les considérations précédentes étaient le caractère incrémentiel maintes fois relevé (cf. entre autres [Brown & Yule, 1983 ; Comish, 1990 ; Marandin, 1988 ; Kleiber, 1994a] ) des représentations mentales telles qu'elles sont configurées au moment de l'occurrence pronominale. C'est ce qui explique que les conditions de saillance situationnelle et référentielle, mentionnées en introduction, susceptibles d'offrir au pronom personnel une structure théoriquement des plus accueillantes, sont remplies.

<sup>15</sup>Au mieux comme un référent "challenger" [Schneidecker, 1992].

<sup>16</sup>Que l'on comparera avec cet autre exemple : "Cependant, Rodolphe, avec madame Bovary, était monté au premier étage de la mairie" (G. Flaubert, «*Madame Bovary*», II, 8) [Grevisse, 1980, p. 979, §2003], où la marque du singulier est imputée au fait que le complément introduit par 'avec' est un "simple accessoire" (sic). On suggérera que le "détachement" du GP vise peut-être un effet d'arrière-plan (cf. [Combettes, 1992] ).

<sup>17</sup>Et ce, non pas à une dérivation ou à un affaiblissement sémantique de *avec* qui tendrait vers le 'et', mais bien en vertu de la valeur propre de 'avec'. Pour une analyse des emplois de 'avec', on se reportera à l'article de G. Kleiber dans ce volume.

<sup>18</sup>Nous reprenons ici la formulation de Kleiber [1994a, p. 73].

Il reste à savoir comment le pronom *ILS* va pouvoir s'apparier à son référent. La question est d'autant plus délicate que contrairement à l'anglais qui avec *they* dispose d'une expression référentielle spécialement prévue pour exprimer la pluralité pronominale, le français dispose de deux formes distinctes du point de vue de leur contenu descriptif : *elles* qui porte exclusivement la marque du féminin et *ils* qui porte celle du masculin mais aussi celle de la mixité de genre. Etant donné la capacité qu'a *ils* de *neutraliser, ou plus exactement de gommer*, le cas échéant, la caractéristique morphologique de genre de l'un de ses antécédents, on peut dire, *en première analyse*, que "l'indicateur sur le type de référents potentiels pouvant être saisi par le pronom"<sup>18</sup> pluriel serait moins précis ou plus approximatif, que celui du pronom singulier. Autrement dit, du fait que *les pronoms auraient un potentiel associatif* [Wiese, 1983] *variable suivant leur morphologie, (i. e. singulier vs pluriel)*, on peut se demander légitimement comment se résout dans l'interprétation du pronom *ils*, le problème du genre mixte.

Dans les modèles cognitifs "forts", tels que celui de M. A. Gernsbacher & D. Hargreaves [1988] ou de S. B. Greene *et al.* [1992], où la représentation mentale/conceptuelle prévaut sur les marques linguistiques exprimant la référence, la question — et partant les réponses qu'on peut y apporter — sont secondaires, voire accessoires. Dans une optique extrêmement radicale, S. B. Greene *et al.* vont même jusqu'à remettre en cause la conception du pronom en tant que "déclencheur initiant une série de recherches à travers une représentation textuelle minimalement structurée" pour lui substituer celle du pronom en tant que "indice de l'entité la plus probable dans une représentation discursive riche" [1992, p. 266]. Dès lors, il n'y a rien d'étonnant à ce que les écarts observés (cf. *supra* 1. 2.) dans le traitement du référent (*Mary*) et du "non-référent" (*John*) soient pratiquement nuls. De sorte que les résultats expérimentaux devraient se révéler identiques, quelles que soient les caractéristiques morphologiques véhiculées par les formes pronominales testées, qu'il s'agisse du pronom masculin singulier dans (40) :

(40) *Mary and John* were doing the dishes after dinner.  
One of them was washing while the other dried.  
*Mary* accidentally scratched *John* with a knife  
and then *he* dropped the dishes on the counter.  
(d'après S. B. Greene, G. Mc Koon et R. Ratcliff [1992, p. 269] ).

ou du pluriel mixte dans (41) :

(41) *Mary and John* were doing the dishes after dinner.  
One of them was washing while the other dried.  
*Mary* accidentally scratched *John* with a knife  
and then *they* dropped the dishes on the counter.  
(*ibid.*).

Or, des expérimentations menées dans le cadre de modèles cognitifs, plus attentifs aux données linguistiques, ont démontré au contraire que la forme et les indications morphologiques véhiculées par les expressions référentielles influent très nettement sur les temps de lecture. Le matériel proposé par S. C. Garrod et S. C. Sanford [1982, p. 34-36] est le suivant :

(42a) It was a fine Saturday morning.  
John and Mary went into town.  
She / they / Mary wanted some new clothes.

(42b) The library was quite full.  
Linda and Jim could not sit down anywhere.  
The librarian told him / them / Jim.

Il s'agissait de vérifier laquelle des différentes formes de reprise proposées était lue le plus rapidement, en évaluant notamment les interactions entre la nature des expressions linguistiques (nom propre vs pronom) et leur position syntaxique (sujet vs objet). On notera que les référents sont instanciés, incidemment, sous la forme de binômes coordonnés, dans les deux cas.

Tels qu'ils sont représentés sur la figure 2, les résultats montrent d'abord l'impact de la catégorie grammaticale sur l'assignation de la référence, ce qui apparaît dans le fait qu'en position sujet notamment le pronom est interprété plus rapidement que le nom propre. Ensuite, la morphologie du pronom joue un rôle décisif puisque l'interprétation des formes casuelles "objet" prend nettement plus de temps que les formes qui occupent la fonction de sujet. Enfin, le pronom pluriel est sans conteste le segment référentiel le plus facile à interpréter, et ce, qu'il soit sujet ou objet, ce qui tend à prouver, de surcroît, que l'ensemble initié par le couple coordonné *Np1 et Np2* est effectivement plus saillant que chacun de ses composants considéré isolément<sup>19</sup>.

<sup>19</sup>On peut expliquer que l'inversion des résultats dans le cas objet provient du fait que le nom propre est plus adapté à la réinstanciation d'un élément non topical.

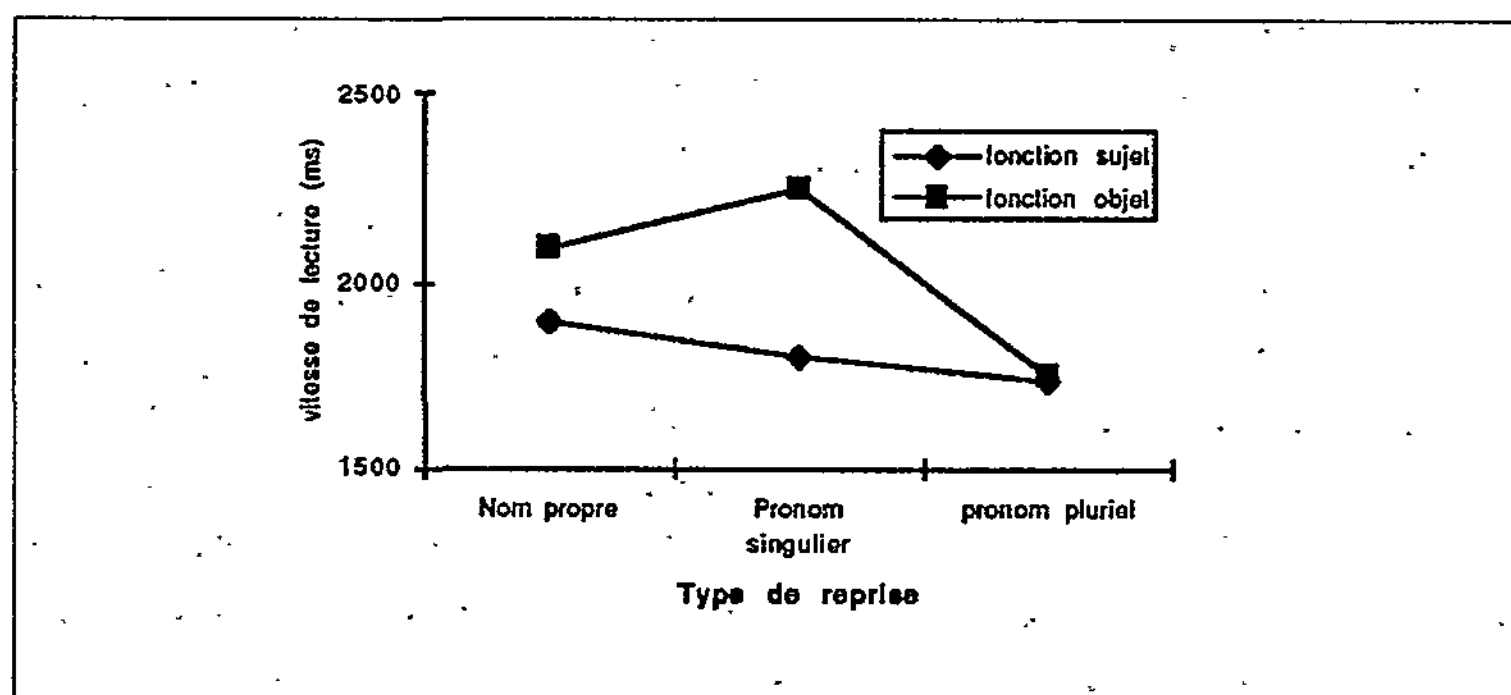


Figure 2

Temps moyen de lecture des phrases cibles en fonction du type d'unité anaphorique et de la position grammaticale (d'après Garrod et Sanford [1982, p. 35])



Bref, il ne fait aucun doute, suite à cette expérience, que les pronoms ont un fonctionnement référentiel qui leur est propre et qui n'est pas assimilable à celui des autres catégories d'expressions référentielles. L'originalité des instructions interprétatives propres à la forme pronominale a été précisée dans le cadre d'une recherche ultérieure de S. Garrod, D. Freudenthal et E. Boyle [1994]. Le pronom se distinguerait notamment par le site mémoriel où il est prédisposé à recruter les informations sur le référent ainsi que par la nature des informations qu'il sélectionne.

Pour ce qui concerne le premier point, on rappellera succinctement, le cadre théorique utilisé comme fondement. Il s'agit du "Focus Memory Framework (FMF)" proposé par A. Sanford et S. Garrod [1981]. Selon le FMF, le modèle de la situation décrit par le texte change constamment et il est maintenu dans une mémoire de travail partitionnée selon le type d'informations qu'elle garde en stock : *le focus explicite*, qui contient les "tokens" correspondant aux individus dont le texte parle au temps *t*, et *le focus implicite*, qui contient les informations d'arrière-plan activées pour la compréhension (les scénarios en particulier). Etant donné leur absence d'autonomie référentielle, *les pronoms sont interprétés directement en référence aux entités figurant dans le focus explicite. Ils entrent de ce fait immédiatement en contact avec la représentation du discours, ce qui permet l'évaluation rapide des différents types de contraintes cotextuelles (aspects pragmatiques, sémantisme des prédicats, etc.), détaillées précédemment.* Par contraste, les expressions pleines n'ont pas seulement une vocation anaphorique. Elles ont aussi la charge de spécifier, d'introduire et/ou de réintroduire des référents. Leur traitement procède donc en deux temps. Dans un premier temps, un "token" temporaire est introduit dans le focus explicite. Le système cherche ensuite à apparier ce "token" avec un rôle appartenant à l'un des scénarios actifs dans le focus implicite. Si le rôle correspondant n'a jamais été instancié auparavant, le nouveau token y est apparé et servira d'ancrage pour une référence ultérieure. Si, au contraire, le rôle retrouvé correspond à un rôle déjà instancié, la référence sera résolue par unification des deux tokens correspondants dans le focus explicite. A travers ce système d'explication, il est clair que les pronoms disposent d'un fonctionnement référentiel original fortement conditionné — bien plus fortement que les expressions pleines — par les entités les plus saillantes (ou les plus accessibles) dans la mémoire de travail à l'instant précis du traitement.

Par ailleurs, le pronom manifeste une propension à récupérer des informations de tout autre nature que celles qu'induisent les expressions nominales. Alors que celles-ci s'en tiennent strictement aux données exprimées en surface du texte, celui-là peut activer des "informations conceptuelles plus profondes" [Garrod *et al.*, 1994, p. 42], par exemple celles qui ont trait à la catégorie de l'antécédent ou encore à sa

“concrétude”. On retrouve ici un écho cognitif aux caractéristiques sémantiques du pronom mises en évidence par G. Kleiber [1990a, 1994a, 1994b], notamment la nécessité de renvoyer à un référent conçu comme classifié. Partant de là, si l’on admet que l’information ayant trait au nombre est une marque typiquement sémantique, somme toute relativement abstraite<sup>20</sup>, “que l’opposition grammaticale singulier-pluriel correspond à une *distinction conceptuelle entre singularité référentielle et pluralité référentielle*” [Kleiber, 1994b, p. 70, c’est nous qui soulignons], on s’explique que *ILS* puisse :

<sup>20</sup>Par opposition au genre qui constitue un trait grammatical attaché au N [Kleiber, 1994a, p. 172].

1• faire prévaloir ce type d’information sur celle, plus dépendante de la forme qu’est le genre ;

2• faire abstraction d’indications morphologiques non congruentes (comme le fait que l’ensemble comporte “du” féminin), à partir du moment où il a accès à une entité plurielle, préétablie par la structure coordonnée ou construite sur un faisceau d’indices contextuels convergents.

Nous avons parfaitement conscience du caractère extrêmement conjecturel des priorités qui nous semblent hiérarchiser ou ordonner les indices, mais la prééminence du nombre sur le genre pourrait être étayée par certains emplois du fameux *ils* dit collectif, analysé tout récemment par Kleiber [1992 ; 1994a, p. 163-175], comme celui de (43) :

(43) Au couvent, *ils* ne font que prier. (exemple de G. Kleiber [1994a, p. 164] ;

où, visiblement, la forme plurielle semble reléguer — même si cela n’est que provisoire — la question du genre grammatical dans les mêmes ombres métaphysiques que celle qui porte sur le sexe des anges !

### Conclusion

L’enseignement que l’on doit tirer des données présentées et discutées ici consiste sans aucun doute à nuancer les hypothèses fortes et contrastées qui ont servi de point de départ. En effet, la saillance des référents discursifs est déterminée à tout moment par l’interaction de plusieurs paramètres locaux et elle est susceptible d’évolution pendant la progression du texte. Partant, la saillance doit être envisagée en termes continus et relatifs plutôt qu’en termes discrets et fixes. Une telle conception permet de mieux intégrer les contradictions empiriques mises en évidence tout au long de ces pages.

A condition toutefois que soient apportées des réponses plus précises à toute une série de questions.

- Il faudra tout d'abord préciser les conditions qui permettent, en présence d'une configuration *Np1 V Np2* par exemple, une reprise collective par le biais d'un pronom pluriel. Dans la même perspective, il faudra également analyser les conditions qui permettent une reprise pronominale singulier à la suite de *Np1 et Np2*. Cette analyse sera nécessaire si l'on veut comprendre, par exemple, pourquoi les résultats obtenus par C. Clifton et F. Ferreira [1987] sont aussi différents de ceux rapportés par S. Garrod et A. Sanford [1982]. Les conséquences fonctionnelles de cette réflexion linguistique devront être évaluées, évaluation qui ne pourra s'effectuer que dans le cadre de collaborations bidisciplinaires.

- Parallèlement, une réflexion méthodologique devra aussi être menée. En effet, les contrastes empiriques, parfois très importants, relevés dans les recherches psycholinguistiques, proviennent certainement tout autant des différences linguistiques présentes dans le matériel textuel utilisé que des divergences méthodologiques, en particulier celles relatives aux indicateurs comportementaux choisis par les auteurs. Ainsi, par exemple, les résultats contradictoires rapportés par M. A. Gernsbacher et D. Hargreaves [1988] d'une part et par S. B. Greene, G. Mc Koon et R. Ratcliff [1992] d'autre part, proviennent probablement tout autant des disparités linguistiques — largement discutées dans cet article — que des divergences méthodologiques. Pour n'en citer qu'une, on notera que si dans les deux recherches, les latences de reconnaissance des référents sont enregistrées, M. A. Gernsbacher et D. Hargreaves laissent à leurs sujets tout le temps nécessaire à la lecture des énoncés et à la recherche d'une réponse alors que S. B. Greene et ses collaborateurs accélèrent le processus. Ces disparités ont probablement une incidence non négligeable sur les stratégies mises en oeuvre par les individus pour réaliser la tâche qui leur est demandée.

- Pour terminer, nous attirerons l'attention sur les différences existant entre deux techniques d'enregistrement des latences, évoquées plus haut : la technique d'enregistrement des latences de reconnaissance des référents d'une part et celle qui consiste à enregistrer la latence de dénomination d'un pronom terminant une phrase d'autre part [Marslen-Wilson & Tyler & Koster, 1993]. Ces deux indicateurs n'indexent pas l'état du système de compréhension au même moment du processus : la latence de dénomination du pronom donne une mesure de la facilité avec laquelle il peut être identifié, facilité dont on suppose qu'elle dépend dans une large mesure de la saillance du référent correspondant, à cet instant précis de la lecture. C'est en quelque sorte *une mesure d'anticipation*, qui permet de répondre à la question du rôle du contexte gauche dans la définition du niveau de saillance d'un référent potentiel juste avant sa pronominalisation. Au contraire, la mesure de la latence de reconnaissance

des référents nous informe sur l'accessibilité de ceux-ci après la rencontre du pronom et la lecture de la proposition anaphorisée. *Elle nous informe donc sur le rôle du pronom et du contexte droit*, dans ce même processus de définition de la saillance des référents. D'autre part, les items lexicaux jouant le rôle de test (pronom dans un cas, nom propre dans l'autre) sont très différents et on sait par ailleurs qu'ils induisent des stratégies de recouvrement référentiel spécifiques [Kleiber, 1994a, 1994b]. Il convient donc de se demander si, et dans quelle mesure, les résultats obtenus avec les deux méthodes sont comparables. Une réponse négative devrait conduire à spécifier mieux les relations existant entre les phénomènes de mise en saillance référentielle et ceux de recouvrement référentiel. Une réponse positive devrait permettre de mieux préciser le rôle joué par chacun des membres de la trilogie contexte gauche, pronom, contexte droit, dans le processus complexe du recouvrement référentiel.

*Université de Metz*

*Université Pierre Mendès-France  
(Laboratoire de Sciences de l'éducation)*

## Bibliographie

ARIEL (M.)

1990, *Accessing Noun-Phrase Antecedents*, London, Routledge.

BIANCO (M.)

1992, *La Compréhension des anaphores lors de la lecture chez les enfants de 8 à 11 ans : influence des scripts, de la surface du texte et de la tâche anticipée*, Thèse de doctorat nouveau régime, Grenoble, Université Pierre Mendès-France.1994, *La Compréhension en lecture au cycle 3 : élaboration d'outils didactiques permettant d'intervenir sur le traitement des marques anaphoriques*, rapport de recherche, Grenoble, Université Pierre Mendès-France (Laboratoire des Sciences de l'Éducation), document dactylographié.

BROWN (G.) &amp; YULE (G.)

1983, *Discourse Analysis*, Cambridge University Press.

CADIOT (P.)

1991, "A la hache ou avec la hache ? Représentation mentale, expérience située et donation du référent", *Langue Française*, n°91.1993, "DE et deux de ses concurrents : AVEC et À", *Langages*, n°110, p. 68-106.

[CARAMAZZA et al.]

CARAMAZZA (A.) &amp; GROBER (E.) &amp; GARVEY (C.) &amp; YATES (J.)

1977, "Comprehension of Anaphoric Pronouns", *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior*, n°16.

CHAROLLES (M.) &amp; SPRENGER-CHAROLLES (L.)

1989, "Les Paradoxes de la résolution immédiate des pronoms", in *Perspectives méthodologiques et épistémologiques dans les sciences du langage*, M.-J. Reichler-Béguelin, ed., Berne, Peter Lang.

CLIFTON (C.) &amp; FERREIRA (F.)

1987, "Discourse Structure and Anaphora : Some Experimental Results", in *The Psychology of Reading*, M. Coltheart, ed., Hillsdale (NJ), Lawrence Erlbaum Publishers Associates.

COMBETTES (B.)

1986, "Introduction et reprise des éléments d'un texte", *Pratiques*, n°49.1992, *L'Organisation du texte*, Metz, coll. Didactique des textes.

CORBLIN (F.)

1983, "Défini et démonstratif dans la reprise immédiate", *Le Français moderne*, n°2.1985, "Les Chaînes de référence : analyse linguistique et traitement automatique", *Intellectica*, n°5/1.

CORNISH (F.)

1990, "Anaphore pragmatique, référence, et modèles du discours", p. 81-96, in *L'Anaphore et ses domaines*, G. Kleiber & J.-E. Tyvaert, eds., Paris, Klincksieck.

EHRlich (K.)

1980, "Comprehension of pronouns", *Quarterly Journal of Experimental Psychology*, n° 32.



FLETCHER (C. R.)

1984, "Markedness and Topic Continuity in Discourse Processing", *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior*, n°23.

GARNHAM (A.)

1987, *Mental Models as Representations of Discourse and Text*, Chichester, Ellis Horwood.

GARNHAM (A.) & OAKHILL (J.)

1985, "On line Resolution of Anaphoric Pronouns : Effects of Inference Making and Verb Semantics", *British Journal of Psychology*, n°76.

GARNHAM (A.) & OAKHILL (J.) & CRUTTENDEN (H.)

1992, "The Role of Implicit Causality and Gender Cue in the Interpretation of Pronouns", *Language and Cognitive Processes*, n°7/3-4.

GARROD (S.) & SANFORD (A.)

1982, "The Mental Representation of Discourse in a Focused Memory System : Implication for the Interpretation of Anaphoric Noun Phrases", *Journal of Semantics*, n°1/1.

GARROD (S.) & FREUDENTHAL (D.) & BOYLE (E.)

1994, "The Role of Different Types of Anaphor in the One-Line Resolution of Sentences in a Discourse", *Journal of Memory and Language*, n°33.

GARVEY (C.) & CARAMAZZA (A.)

1974, "Implicit Causality in Verbs", *Linguistic Inquiry*, n°5.

GERNSBACHER (M. A.)

1989, "Mechanisms that improve Referential Access", *Cognition*, n°32.

1990, *Language Comprehension as Structure Building*, Hillsdale (NJ), Lawrence Erlbaum Associates.

GERNSBACHER (M. A.) & HARGREAVES (D.)

1988, "Accessing Sentence Participants : the Advantage of First Mention", *Journal of Memory and Language*, n°27.

GIVON (T.)

1983, "Topic Continuity in Discourse : An Introduction", in *Topic Continuity in Discourse. A Quantitative Cross-language Study*, T. Givon, ed., Amsterdam, J. Benjamins.

1989, *Mind, Code and Contexte : Essays in Pragmatics*, Hillsdale (NJ), Lawrence Erlbaum Associates.

GREENE (S. B.) & Mc KOON (G.) & RATCLIFF (R.)

1992, "Pronoun Resolution and Discourse Models", *Journal of Experimental Psychology : Learning, Memory and Cognition*, n°18/2.

GREVISSE (M.)

1980, *Le Bon usage*, Paris-Gembloux, Duculot, 11<sup>e</sup> éd.

KAIL (M.)

1979, "Coréférence et Thématization" *L'Année Psychologique*, n°79.

KLEIBER (G.)

1986, "Pour une explication du paradoxe de la reprise immédiate", *Langue Française*, n°72, p. 54-79.

- 1990a, "Quand *il* n'a pas d'antécédent", *Langages*, n°97, p. 24-50.
- 1990b, "Marqueurs référentiels et processus interprétatifs : pour une approche «plus sémantique»", *Cahiers de linguistique française*, n°11.
- 1992, "Ils ont encore augmenté les impôts ou Sur le *Ils* collectif", in *De la musique à la linguistique. Hommages à Nicolas Ruwet*, L. Tasmowski-De Ryck & A. Zribi-Hertz, eds., Gent, Communication & Cognition.
- 1994a, *Anaphores et pronoms*, Louvain-La-Neuve, Duculot.
- 1994b, "Pronom et anaphore : *il* dépend-il de son antécédent ?", *Travaux de Linguistique*, n°27.
- MARANDIN (J.-M.)
- 1988, "A propos de la notion de thème de discours : éléments d'analyse dans le récit", *Langue française*, n°78.
- MARSLEN-WILSON (W. D.) & TYLER (L. K.) & KOSTER (K.)
- 1993, "Integrative Processes in Utterance Resolution", *Journal of Memory and Language*, n°32.
- Mc KOON (G.) & GREENE (S. B.) & RATCLIFF (R.)
- 1993, "Discourse Models, Pronoun Resolution and the Implicit Causality of Verbs", *Journal of Experimental Psychology Learning, Memory Cognition* n°19/5.
- MILNER (J.-C.)
- 1984, "Syntaxe et sémantique du constituant réciproque *l'un... l'autre*", *Recherches sur l'anaphore*, Coll. ERA 642.
- SANFORD (A. J.) & GARROD (S. C.)
- 1981, *Understanding Written Language*, New York, Wiley.
- SCHNEDECKER (C.)
- 1992, *Référence et discours : chaînes de référence et redénomination (essai sur l'emploi en seconde mention du nom propre)*, Thèse de doctorat, Université de Strasbourg II.
- SEGUI (J.) & KAIL (M.)
- 1984, "Le Traitement des phrases localement ambiguës : l'attribution de la co-référence", in *Le langage: construction et actualisation*, M. Moscato et G. Pieraut-Le Bonniec, eds., Presses Universitaires de Rouen.
- STEVENSON (R. J.) & CRAWLEY (R. A.) & KLEINMAN (D.)
- 1994, "Thematic Roles, Focus and the Representation of Events", *Language and Cognitive Processes*, n°9/4.
- VONK (W.)
- 1985, "The Immediacy of Inferences in the Understanding of Pronouns", in *Inferences in Text Processing*, G. Rickheit et H. Stronher, eds., Amsterdam, Elsevier Science Publishers.
- WIESE (B.)
- 1983, "Anaphora by Pronouns", *Linguistics*, n° 21, p. 373-417.